



Cahiers d'études africaines

196 | 2009
Varia

Giafferi-Dombre, Natacha. – *Une ethnologue à Port-au-Prince*

Michaël LÉVY



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14093>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 8 décembre 2009
Pagination : 1014-1018
ISBN : 978-2-7132-2209-2
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Michaël LÉVY, « Giafferi-Dombre, Natacha. – *Une ethnologue à Port-au-Prince* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 196 | 2009, mis en ligne le 08 décembre 2009, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafricaines/14093>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Giafferi-Dombre, Natacha. – *Une ethnologue à Port-au-Prince*

Michaël Lévy

RÉFÉRENCE

GIAFFERI-DOMBRE, Natacha. – *Une ethnologue à Port-au-Prince. Question de couleur et luttes pour le classement socio-racial dans la capitale haïtienne*. Paris, L'Harmattan (« Connaissance des hommes »), 2007, 294 p.

- 1 L'ouvrage de Natacha Giafferi-Dombre est le résultat d'une recherche de terrain réalisée à Port-au-Prince dans le cadre de la préparation d'une thèse de doctorat en anthropologie. Disons-le d'emblée : quiconque voudrait trouver une présentation organisée et stable des rapports de races ou de couleurs en Haïti directement corrélée à une division en classes de la société serait plus que déçu par cet ouvrage. Loin des interprétations définitives, l'auteure nous invite à un voyage dans une réalité rétive à tout ordonnancement. S'écartant des grilles d'analyse traditionnellement utilisées pour discuter la question ou le « problème de couleur » en Haïti, Natacha Giafferi-Dombre revendique une anthropologie « impressionniste » dont l'objet n'est pas tant de classer que de se laisser porter – et par là même de conduire le lecteur – au gré des rencontres, par des vérités minuscules et éphémères qui, toutes ensemble et au-delà de leurs contradictions, restituent l'atmosphère de la capitale haïtienne. Le livre lui-même finit par ressembler à son objet d'étude : il est foisonnant, déroutant, fatigant même, comme peut l'être toute traversée de cette capitale brûlante et chaotique qu'est Port-au-Prince. Les pages sur Port-au-Prince sont particulièrement réussies et dignes de la meilleure anthropologie urbaine. La ville est décrite avec une grande précision. L'acuité du regard, qui dit la pertinence de l'analyse, n'est pas celle du visiteur naïf. Elle révèle la familiarité de la chercheuse avec son terrain, sa connaissance intime des lieux et des manières d'habiter. L'auteure ne cache pas, dans un avant-propos, les liens étroits qu'elle a tissés avec le pays ; sa fille est à demi-haïtienne. Pour autant, la familiarité ne conduit nullement à la

complaisance, à l'idéalisation de l'objet d'étude ou à la banalisation du trop connu. Les mots de l'anthropologue sont parfois très durs : « ville corruptrice », « démocratisation de l'abus », « individualisme ». Parfois, les commentaires de l'auteure s'absentent et la ville s'anime sous nos yeux. Natacha Giafferi-Dombre oriente notre regard sur une multitude de petites interactions. Erwin Goffman n'est jamais très loin. Chacun prend place dans la rue, « partout où s'asseoir est possible ». Les passants s'interpellent : des commentaires sont lâchés sur la perte de poids de celui-ci qu'on n'avait plus vu depuis longtemps (toute perte de poids équivalant à un soupçon de sida), ou sur la bonne corpulence de tel autre (l'embonpoint trahissant la réussite financière). Les marchandes de rue, revendeuses de légumes, fruits, feuilles, piles, vernis à ongles ou vêtements d'occasion installent leurs casiers à proximité des *chaudières* (marmites) dans lesquelles mijotent les *chen jambe*, ces plats complets « que le chien enjambe ou a enjambé ». La *street corner economy* port-au-princienne est finement décrite et analysée en quelques pages. L'amateur de classement ou de hiérarchie trouvera ici une présentation détaillée des différents moyens de locomotion individuels ou collectifs utilisés dans la ville : depuis le *Tête-Bœuf* individuel, logo de Toyota, véhicule de prédilection des bourgeois, des politiques, des vendeurs de drogue ou des membres d'ONG, jusqu'au camion collectif sur lequel « sont entassés pêle-mêle sacs de charbon, paniers de fruits et de légumes » que viennent vendre en ville les nouveaux citadins. Sans oublier, bien sûr, les *tap-tap*, les taxis collectifs, les motocyclettes ni même les simples *manan*, contraints de marcher dans une ville presque sans trottoir.

- 2 La formule attribuée à Jean-Jacques Acaau, principal dirigeant de l'insurrection paysanne de 1844 à 1848, « *Nèg rich sé milat, milat pov se nèg* » (« Un Noir riche est un Mulâtre, un Mulâtre pauvre est un Nègre ») est aujourd'hui un proverbe fort connu en Haïti. Ce dicton, s'il a la force et l'efficacité des proverbes haïtiens, est loin de dire toute la vérité du système socio-racial. Pour l'auteure, il est impossible de réduire le jeu social à une opposition binaire entre riches et pauvres à laquelle seraient subordonnées toutes les autres questions, notamment celle de la couleur. Ici, pas de contradiction principale ni de contradiction secondaire, mais bien plutôt un ensemble de ressources, économiques, culturelles, linguistiques, épidermiques ou sexuelles allouées aux acteurs et que ceux-ci mobilisent et tentent de faire fructifier. Cette approche trouve à s'incarner dans une série de personnages avec lesquels l'auteure s'entretient de ce qu'être Noir, Mulâtre, Blanc, Grimaud, Chabin, Griffe, Marabou, Brun, Jaune, Rouge, Bleu... veut dire. La richesse de la terminologie sur le phénotype surprend le lecteur non averti. On s'aperçoit cependant, au fil des entretiens, souvent d'une grande truculence, qu'aucun arsenal terminologique ne permet de saisir, de fixer ou d'épuiser la question posée. Les nombreux termes utilisés par les Haïtiens pour parler de la couleur de la peau sont éminemment relatifs, mouvants et en permanence redéfinis. « Ce ne sont pas les différences de couleur *stricto sensu*, ni même les “bons” ou “mauvais” cheveux ou traits, qui permettent d'opérer des découpages identitaires. La question est plus complexe et combine des approches différentes : être, avoir, montrer, cacher, distordre ou modifier sont les modes sur lesquels se joue l'être-au-monde port-au-princien », explique Natacha Giafferi-Dombre. Les gens sont ainsi rendus, dans les différentes interactions de la vie quotidienne et les multiples stratégies de présentation de soi, acteurs de leur couleur de peau. L'auteure nous rappelle, en citant un travail d'Élisabeth Cunin sur le métissage en Colombie que « chaque nouvelle rencontre est aussi l'occasion d'une nouvelle présentation » et donc, d'une possible redistribution des cartes.

- 3 L'anthropologie pratiquée ici, loin des approches déterministes, marxistes ou essentialistes, n'a pas vocation à situer chacun sur une échelle socio- raciale, mais bien plutôt à montrer les marges de manœuvre et les degrés de liberté d'acteurs, certes très inégalement dotés. Haïti, contrairement à ce qui est affirmé ici ou là, n'est pas une société d'apartheid. L'auteure, en même temps qu'elle insiste sur la prégnance des préjugés de race et de couleur, notamment la « blancomanie » ou la « *foli blan* » (« la folie d'être Blanc »), hérités de la période coloniale et de l'esclavage et jamais véritablement remis en cause, nous fait voir la labilité des rapports sociaux et la porosité des frontières identitaires. Natacha Giafferi-Dombre va jusqu'à parler de « mobilité raciale ». Ainsi, plusieurs de ses informateurs expliquent que quelqu'un qui vit dans la propreté et l'aisance matérielle, qui arrive à s'extirper de la poussière, de la saleté et des ordures sera perçu comme d'autant plus clair. Le préjugé de couleur imprègne fortement le jugement esthétique des personnes. Le Blanc est du côté d'une certaine forme de beauté, celle qui se confond avec l'évocation du bien-être et du bien-vivre. C'est le propre d'une « culture de survie », nous dit l'auteure, que d'associer aussi étroitement bien-être et esthétique.
- 4 L'histoire des Polonais de Cazale retiendra l'attention du lecteur. Les troupes envoyées par Napoléon pour rétablir l'esclavage sur l'île de Saint-Domingue en 1802 comportaient en leur sein un contingent de soldats polonais qui se rangèrent du côté des armées révolutionnaires. C'est à Cazale, petite localité au nord de Port-au-Prince, que ces déserteurs polonais prirent racine en Haïti. Les traces sont aujourd'hui ténues et les « enfants de Cazale ont pris quelques couleurs » mais la mémoire est vivace et entretenue comme une identité locale valorisante. Une deuxième évocation du phénomène migratoire est celle des Syriens arrivés en Haïti au début du XX^e siècle. On retiendra ici que ces immigrés, méprisés parce que Blancs et pauvres, étaient surnommés *BoiteNanDos* parce qu'ils portaient leurs minuscules fonds de commerce sur leur dos. Ils se sont depuis spécialisés dans le moyen et gros commerce de distribution alimentaire.
- 5 L'auteure engage une réflexion stimulante sur un phénomène qui, s'il n'est pas important numériquement, revêt une grande importance symbolique : l'albinisme. L'albinisme est, en Haïti, une figure ambivalente. Ce « Nègre blond », appelé aussi « cochon blanc », fait peur, est parfois cruellement moqué, méprisé ou tenu à distance. « Milieu naturel et milieu humain se conjuguent pour lui mener la vie dure » nous dit l'auteure. En même temps, et contradictoirement, les albinos sont entourés d'une aura mystique et font « l'objet d'une compensation symbolique qui en font des êtres réclamés, c'est-à-dire élus par les esprits ». Enfant de Simbi, *loa* aquatique aux longs cheveux, l'albinos porterait chance à sa famille et porterait à la naissance une charge mystique ancestrale. En Haïti et dans certains pays d'Afrique, le voyage initiatique sous l'eau et la transmission de pouvoirs surnaturels à l'Homme touche des personnes que leur clarté associe aux esprits aquatiques.
- 6 Les albinos ne constituent certainement pas une catégorie intermédiaire entre les Blancs et les Noirs, comme peuvent l'être les Mulâtres ou les Grimauds. Leur existence est une remise en cause de l'ordre racial colonial et postcolonial. L'albinisme est un « *outsider* », un « *trickster* », rigoureusement inclassable dans le paradigme traditionnel. Pour répondre au problème posé par l'albinisme, explique l'auteure, les Haïtiens ont recours, tout à la fois, au surnaturel, à l'ancestralité et au rappel de l'histoire de l'île. Ainsi, dans des milieux vodouisants, la naissance d'un albinos peut être interprétée comme un message envoyé par un *loa*, pour sanctionner un manquement rituel ou au contraire signifier une protection particulière. Dans d'autres familles, l'enfant albinos fera ressortir de l'oubli

l'aïeul indien « aux cheveux longs », ou éventuellement français ou polonais. Dans un pays marqué par le centralisme patriotique (les Jacobins noirs !), l'arrivée d'un albinos est un moment où « il devient possible de mettre en avant des éléments d'identité de caractère ethnique » analyse Giafferi-Dombre. Quoi qu'il en soit de ces interprétations, dont l'auteure nous dit qu'elles ne s'opposent pas, l'albinos, « presque réduit à sa fonction de signe » se situe, d'une certaine manière, en deçà ou au-delà de l'humanité.

- 7 Poursuivant son analyse de certains mythes haïtiens, Natacha Giafferi-Dombre raconte l'histoire étonnante d'un autre trouble-fête de l'ordre racial. Il s'agit du Nègre Wari. L'histoire se passe dans le sud de l'île, vers la fin des années 1930, soit peu après le départ des troupes d'occupation américaines. Elle est rapportée par René Depestre dans son recueil de nouvelles *Alléluia pour une femme-jardin*. Il s'agit d'un Noir, Dieuville Alcindor dit Ti-Dor, qui, terrassé par le paludisme, a recours à un bokor qui lui suggère un remède à base de noix de wari. Ayant fortement dépassé la dose prescrite, Ti-Dor se serait réveillé plus blanc que n'importe quel Blanc. Le Nègre Wari aurait ainsi « offensé l'ordre d'une Nature pour laquelle la société coloniale avait tout prévu sauf le changement de couleur d'un individu au cours de sa vie » !
- 8 Le livre de Natacha Giafferi-Dombre est un livre érudit. Il manifeste une très bonne connaissance du terrain. Quant aux références bibliographiques, elles constituent une excellente revue de la littérature du domaine étudié. Cet ouvrage regorge d'analyses pertinentes. Certaines évoquent un au-delà de l'académisme et relèveraient bien plutôt de la *mètis*, cette intelligence populaire sensible dont le peuple haïtien moins encore qu'un autre n'est dépourvu et dont s'empare ici l'auteure. Ses savantes astuces et les trouvailles des personnes qu'elle interroge se font écho et donnent à certains passages un tour espiègle voire plein d'humour. Natacha Giafferi-Dombre ne cache pas son plaisir à s'immerger dans Port-au-Prince et, même si on la traite à l'occasion de « ravette blanche » (« espèce de blatte »), il semblerait qu'il y ait un bonheur possible pour l'ethnologue blonde à la conquête des couleurs haïtiennes.
- 9 Un seul bémol peut-être, cette sensation d'excès, de trop-plein qui saisit le lecteur avide parfois d'une aire de repos, d'une phrase un peu moins riche pour reprendre son souffle. Ici, il n'y a pas de place pour la respiration et les temps morts. Les turbulences caraïbes s'emparent du lecteur dès la première phrase et seul le point final met fin aux convulsions de la pensée sans repos d'une jeune ethnologue prometteuse.